

Jean-Paul Damaggio

Miss Cantecor et les chapeaux

Les Poches de Point Gauche ! N° 4 février 1998

Sommaire :

Invocation

- 1 - Qu'est-ce que la famille Cantecor ?
- 2 - Qu'est-ce qu'un industriel ?
- 3 - Qu'est-ce que la gloire ?
- 4 - Qu'est-ce qu'un parvenu ?
- 5 - Qu'est-ce que la classe ouvrière ?

Documents :

- 1 - Origine de l'industrie des chapeaux de paille, par Louis Bouzinac (1892)
 - 2 - Pailloles et chapeaux, Lise Cancan (1892)
 - 3 - Les fabriques de chapeaux de paille, extraits C. Besse (1858)
 - 4 - La mort d'Antoine Borrel (1932)
 - 5 - Nos petites ouvrières (1892) L.B.
 - 6 - Les chapeliers (1906)
 - 7 - Les chapeliers (1907)
 - 8 - La fabrication des chapeaux par Jacques Cebelin (1895)
- Cette partie est remplacé par un texte plus conséquent :
- [Industrie du chapeau de paille à Septfonds](#), Jacques Gebelin
- 9 - Municipales à Septfonds X... (1892)
 - 10 - Chapeau Pétronille. Yvon Collin (1996)

"Je meurs de l'incompréhension de ceux qui auraient dû me voir et me saisir, de la folie des prudents et des malins, de la froideur de l'hésitation et du trop peu d'amour. "

Robert Walser

(Toutes les citations qui suivent sont extraites *d'Institut Benjamenta* de Robert Walser)

Invocation

"Nous n'arriverons à rien, nous serons plus tard des gens très humbles et subalternes..."

Loin de moi l'idée de raconter ici la vie de Pétronille Cantecor. En lisant l'article de 1892 signé Louis Bouzinac (document 1) vous saurez l'essentiel, mieux que je ne pourrais l'écrire (je n'ai pas vécu dans le milieu des chapeaux de paille).

En m'appuyant sur l'émotion éprouvée le 14 juillet 1996, aux fêtes du Bicentenaire de la Chapellerie, à Caussade, je vais modestement tenter de rétablir les travailleuses à leur juste place. Et la première d'entre elles, Pétronille Cantecor. Ce jour-là, fêter le chapeau sans célébrer ceux qui le fabriquèrent m'a révolté au plus haut point. Sans retirer aux "Maisons" les mérites qui leur reviennent (les patrons avaient tout à y gagner à mener leur propre combat) évoquons les hommes et femmes qui se levant matin, partirent user leur vie pour produire, pour produire.

Pétronille Cantecor naquit et mourut sur les limites des communes de Septfonds et Caussade ce qui m'oblige à présenter rapidement ce coin du Tarn-et-Garonne en brochant le tableau des années 1840-1850, celles qui constituent le tournant de la chapellerie avec la mort de Pétronille.

Nous sommes aux limites du Causse avec à Caussade une petite rivière La Lère qui servira à fournir la première électricité des usines à chapeaux.

L'indicateur d'évolution de deux communes se lit dans le nombre d'habitants.

A la naissance de l'industrie, Septfonds était un petit village mais arrive à 1303 habitants en 1871 et l'augmentation va se poursuivre jusqu'en 1906 : 2404 habitants (alors qu'au même moment tout le département du Tarn-et-Garonne subit une baisse considérable de population). Avec la guerre 14-18 et l'évolution des techniques et des mentalités, la dégringolade commence: 1800 en 1921, 1744 en 1929, 1400 en 1939.

Pour Caussade la situation est un peu différente. De 1871 à 1891, malgré l'implantation de l'industrie, la population baisse : de 4200 à 3747. Par contre, au tournant de l'année 1892, elle commence à remonter jusqu'à 4300 à la veille de la guerre 14. Après la guerre elle se stabilise autour de 3600.

A étudier l'état civil et la population, j'ai voulu vérifier si dans cette zone relativement ouvrière, où le travail était considérable et dur, la mort intervenait tôt.

De 1843 à 1855, il y eut 337 décès sur la commune de Septfonds. 117 personnes avaient moins de 5 ans et 140 personnes avaient plus de 60 ans dont 85 plus de 70 ans. Si on considère qu'un tiers meurt à 5 ans et un tiers à 75 ans avec l'autre tiers à 40 ans, on a une "espérance de vie" de 40 ans. Si on enlève la mortalité infantine, sans rien changer aux autres, on passe à une "espérance de vie" de 57 ans. Pétronille Cantecor meurt à 76 ans et cette année-là, ils sont 13 à passer la barre des 70 ans. On peut donc vérifier que la mortalité infantine est considérable et fait souvent oublier dans les statistiques une certaine longévité de la vie.

En 1998 on vit plus longtemps mais surtout on ne meurt pas à la naissance ! Plus que la dite "espérance de vie" qui n'a pour moi aucun sens, il faut connaître, pour juger d'un pays, le taux de mortalité infantine qui aurait pu s'améliorer beaucoup plus vite, en France, si on avait eu soin des femmes avant de comprendre (autour des années 1880) qu'elles fournissaient les soldats de la future guerre mondiale.

D'autant qu'à étudier la mortalité à Septfonds on étudie aussi la mortalité chez les paysans. En 1892 la liste électorale (uniquement masculine donc) indique 142 cultivateurs pour 104 repasseurs. 46 tailleurs de pierre et 25 fabricants.

J'ai connu Septfonds pour y avoir travaillé à l'école quelques semaines et pour y avoir interrogé un militant communiste qui s'appelait Durou (un nom qu'on retrouvera). Quant à Caussade, j'y ai passé ma scolarité de collégien et j'y ai souvent vendu des légumes sur le marché. Il m'est arrivé de croiser des employés des usines de chapeaux mais j'en reste à une connaissance superficielle des lieux et des activités. Je ne prétends ni à l'étude universitaire, ni à la monographie locale. Juste écrire pour se révolter !

Cette étude souhaite donc, par une simple ébauche, fixer une autre méthode pour se pencher sur l'héritage de Pétronille Cantecor.

1 - Qu'est-ce que la famille Cantecor ?

"Le fait que je suis le plus intelligent de mes camarades n'est peut-être même pas réjouissant. A quoi servent à un homme des idées et une pensée quand il a, comme moi, le sentiment de ne savoir qu'en faire ?"

Entre la femme qui travaille et celle qui reste à la maison, il n'y a pas photo : de toute façon la femme du peuple a toujours travaillé. La question à poser concerne la reconnaissance de ce travail et de sa fonction. Avec notre siècle, pour accéder à l'indépendance, la femme a dû se gagner le droit au travail salarié ce qui ne doit pas faire oublier qu'auparavant son travail existait aussi à partir d'autres statuts.

Pétronille Cantecor est le cas d'une femme ingénieuse qui a su combiner plusieurs travaux pour réussir sa vie, tâche classique chez les femmes qui, tout en filant pensaient à faire la soupe, ou qui tricotaient tout en participant à la conversation.

Pour première raison d'être, cette étude veut montrer que la négligence dans laquelle a été tenue Pétronille Cantecor constitue un emblème du mépris masculin pour le travail féminin.

Que découvre-t-on chez ceux qui ont voulu lui rendre hommage ?

L'ânerie la plus grossière peut se lire dans *La Dépêche* du 5 Février 1960 sous une photo agrémentée de cette légende :

"Mme Bach, mère, est, à 86 ans, la doyenne des ouvrières caussadaises. Elle est toujours été solide au poste dans l'usine que son fils dirige. Elle a connu Pétronille Cantecor. Elle se souvient fort bien des débuts hésitants de l'industrie de la chapellerie. A l'époque, les ouvrières travaillaient dix heures par jour sur des machines rudimentaires actionnées au pied. Que de chemin parcouru depuis !"

Donc Mme Bach est née en 1874, **environ... un siècle après Pétronille Cantecor**. Sur deux pages entières le reportage célèbre le centenaire du chapeau de paille : "Triomphant des caprices de la mode, son industrie amorce aujourd'hui un brillant redressement."

Et l'article reprend le lieu commun qui effectivement n'a pas d'âge : "C'était il y a cent ans, vers 1860. Une humble bergère de Septfonds gardait ses moutons sur les coteaux arides qui, déjà annoncent le causse. Il faisait très chaud cet été là. Le soleil cuisait la terre desséchée et le visage de la pauvre Pétronille Cantecor. Pour s'en protéger, la jeune fille eut l'idée de tresser de la paille de blé et de s'en faire un chapeau cousu à la main."

Plus tard, en 1990, la revue des clubs du Troisième âge du T-et-G, dans un article non signé, reprend la légende mais avec plus de sérieux, car il s'appuie sur l'article publié ici en document 1 et datant de 1892. Par l'effet d'une soustraction, l'auteur considère cependant que si elle est morte à 84 ans en 1846 elle dut naître en 1762.

Il se trouve que même sur le monument à sa gloire dans le cimetière de Septfonds, il y a une erreur elle n'est pas morte à 84 ans puisqu'elle est née le 28 février 1770 sous le nom de Perette Gleye dans la paroisse de Saint Martin de Sesquières.

A la date de son décès intervenu le 25 décembre 1846 à Septfonds chez son gendre Pierre Miquel elle est notée sur le registre "âgée de 87 ans" (une erreur de dix ans !).

Elle se marie avec Jean Cantecor à Saint Martin de Caussaneil à l'âge de 17 ans le 3 juillet 1787. Elle est donc connue sous le nom de son mari avec qui elle aura beaucoup d'enfants. Non seulement elle invente le chapeau de paille mais donne aussi la vie aux êtres qui changeront son idée en industrie. Avec les naissances, on peut suivre les efforts de Jean Cantecor pour s'éduquer : il ne signe pas à la naissance de son aîné le 11 août 1793 tandis que le témoin Mourgues tailleur de pierre signe, ni le 24 fructidor an 3, par contre il signe le 27 ventôse an 8.

Ceux qui voulaient mieux connaître sa vie sans chercher dans le fouillis des registres paroissiaux pouvaient se reporter à l'état civil à la date du 5 juillet 1818 quand elle se marie avec Louis Flavien Vaisse propriétaire âgée de 51 ans. Là il n'y a pas d'erreur : elle reconnaît avoir 48 ans et on peut noter un fait essentiel : à la différence des autres femmes notées sans profession, elle est marchande. On rappelle à cette occasion qu'elle est née sur la commune de Caussade de Jean Gleye décédé le 12 messidor an 2 et de Catherine Sarny décédée le 3 messidor an 9. Les témoins sont un géomètre, un cordonnier et un charpentier, c'est-à-dire le petit monde de l'artisanat plus que le monde bucolique -que l'on accroche à la jeune bergère.

Cependant il faut le reconnaître, Pétronille est liée au monde agricole puisque ses deux maris comme son père furent surtout considérés comme propriétaires.

On parle surtout de la descendance masculine de Pétronille car le nom Cantecor est facile à suivre (avec les erreurs que cela entraîne) mais il faut aussi parler de la branche féminine le 16 avril 1825. Marguerite Cantecor fille de la marchande Perette, qui ne signe pas sur le registre, se marie avec Pierre Miquel, cordier et fils de cordier qui vient de Grenade sur Garonne. Avec cette famille va naître une autre "dynastie" de

fabricants de chapeaux de paille. En effet, Jean Miquel son frère se marie avec Rose Hermenc une autre famille de fabricants de chapeaux et liée également au monde des aubergistes et à la famille Cantecor puisque en 1835, Jean Jacques Hermenc marchand, se marie avec Gertrude Cantecor qui est fille de Guillaume Cantecor marchand et d'Anne Blanc et donc petite-fille de Perette. La dite Marguerite donnera naissance à une Pétronille qui se mariera en 1856 avec... un fabricant de chapeaux, Jean Antoine Jouglas ! [une Pétronille que le confond peut-être avec sa grand-mère]. Même si l'aisance lui permet de se déclarer sans profession, elle signe. La dite Gertrude donnera la vie à Anne Hermenc qui se mariera avec Jean Galan, fils de François Galan et de Marie Robert dont nous parlerons davantage au chapitre sur le parvenu !

Par contre, quand Blaise Cantecor se marie avec Marie Delpech en 1829 et qu'il est noté vivant chez sa mère Perette, il a comme profession : tailleur de pierre comme plusieurs de ses autres frères. Cependant, pour preuve de l'ascension sociale de la famille, au mariage de sa fille Rose avec un tailleur de pierre, Blaise est noté marchand de chapeaux de paille, ainsi qu'au mariage de son autre fille avec un charpentier.

Par contre le cadet de la famille né en 1809 restera tailleur de pierre et son fils Jean Pierre Toussaint aura le même métier à son mariage en 1857.

Fortuné Cantecor apparaît comme le descendant le plus connu, sauf qu'il ne s'agit pas d'un enfant de Pétronille mais d'un petit-fils !

Il est né de Guillaume Cantecor et Anne Blanc le 7 août 1821 (à un moment où son père est dit marchand-colporteur) et il se marie en 1845 avec Louise Mourgue. Il ne deviendra marchand de chapeaux que cinq ans plus tard après avoir fait le métier ... de tailleur de pierre.

Pour faire le point sur la famille de Pétronille les documents de notaire permettent, en 1830, au moment où il faut en finir avec la succession du père, d'y voir clair : Cantecor Jean-Pierre l'aîné, mariée avec Marie Loupiac est marchand ainsi que Guillaume (né le 28 thermidor an 9), par contre Jean Blaise (27 août 1806) et Jean-Pierre (13 mai 1809) sont tailleurs de pierre tandis que comme nous l'avons vu Marguerite est déjà épouse de Miquel. Les droits de succession se montent à 64 F.

Par la suite Marguerite vend 400 F la maison dont elle jouit dans l'indivision, à son frère aîné (le 31 octobre 1830) qui a de l'argent car il a vendu des biens en immeubles venant de son père pour une valeur de 600 F à Guillaume son frère. Et pour le même prix, Blaise Cantecor vendra une maison à un peigneur de laine. Jean (10 floréal an 13)

deviendra marchand plus tard (en 1834 et il est surnommé Gentil) et Blaise vers 1841, pour la naissance de sa fille Marguerite.

Le lecteur va-t-il se perdre dans autant de considérations biographiques ?
Au total six enfants vivants.

Simplement, il fallait suivre la réalité d'une femme qui fera la réalité d'une industrie.

Il ressort de ce bref tour d'horizon que la famille Cantecor est plus liée au monde des artisans (les tailleurs de pierre) qu'au monde paysan et qu'en effet l'industrie va grandir au rythme lent des travaux des champs. Cette double réalité n'autorise cependant aucun clin d'œil à la vie facile de nos campagnes par rapport à la dure vie de la classe ouvrière des coronas du Nord ou de l'Est de la France. Au contraire, puisque l'industrie fut l'œuvre des bras humains avec une faible influence des capitaux financiers.

2 - Qu'est-ce qu'un industriel ?

"Nous autres élèves, nous lavons fréquemment la classe avec de l'eau chaude et du savon en sorte qu'après, tout sent bon et brille de propreté."

Un industriel est souvent un fils de la Révolution française car elle libéra l'esprit d'initiative. J'ai pu étudier le phénomène à travers le cas des Forges de Bruniquet Il se répète ici avec l'industrie des chapeaux de paille. Début des chapeaux vers 1798, puis au fur et à mesure que les marchés se développent, que les moyens de communication s'améliorent et que les techniques s'introduisent, l'industrie s'implante avec un bond en avant autour des années 1850.

L'industriel se lie au commerçant pour "libérer" l'artisanat des limites locales du marché, voilà pourquoi pendant longtemps l'expression "marchand de chapeaux" est privilégiée par rapport à celle de "fabricants".

En fait, à Caussade comme à Septfonds on préfère le mot "fabricant" à celui "d'industriel" qui n'apparaît jamais. Dans le Sud de la France on reste à la vieille mode. Le produit compte plus que la manière de le produire. Le fabricant tient sa fortune du chapeau, non du capital qu'il transforme en capital. D'ailleurs les Sociétés Anonymes resteront inexistantes face aux "Maisons". On était dans le chapeau comme on est aujourd'hui dans la grande couture. Cette volonté de présenter le produit comme un réflexe "vieille mode", ne serait plus juste aujourd'hui, à l'ère des "marques" produites cependant par des "anonymes". Un produit "Bouzinac" était un produit "Bouzinac". Un produit "Nike" c'est quoi ? la meilleure combinaison planétaire pour arriver à la meilleure exploitation ouvrière.

Le fabricant, donc l'industriel, va devoir faire surgir une main d'œuvre spécifique et l'importance du travail des femmes rend le cas plus original encore. Le fait, là aussi, d'une progression lente de l'industrie permet pour l'essentiel aux travailleurs d'émerger des lieux où ils vivent. Pas "d'importation" considérable d'ouvriers d'ailleurs même si on évoque dans un article l'arrivée à Toulouse d'ouvriers italiens à la demande de Fortuné Cantecor. La lecture des recensements est claire, il n'y a pratiquement pas d'étrangers sur les deux communes concernées (ce n'était pas le cas avec la sidérurgie à Bruniquet où tous les ouvriers venaient d'ailleurs). On observe seulement pour les patrons, des

mariages avec des personnes des communes ou départements limitrophes.

Dans ce monde ouvrier, la présence des femmes joue un rôle considérable. Le document 3 montre l'ampleur des conséquences sociales de ce phénomène. Le document 5 donne une vision humoristique des "petites ouvrières" ou sous un air amusé, l'auteur pratique à la fois la démagogie et la dérision.

Au départ rien ne prédispose les femmes des localités concernées à ces métiers industriels (pas de tradition d'industrie du tissage par exemple) pourtant peu à peu elles prendront toute leur place défiant les concepts classiques de "nature féminine".

A lire les registres de notaire on peut même supposer des cas où les femmes apportent un salaire plus important que les hommes au foyer familial ! Déjà en 1829, une monteuse en chapeaux de paille, Marianne Valdiguié, peut acheter une maison de 300F. Il est vrai cependant que dans les annuaires des entreprises les femmes n'apparaissent jamais.

Si on pouvait suivre les dots qu'apportent chacun dans les mariages (puisque telle était la convention) on mesurerait à quelle vitesse les fortunes se constituèrent car le propre d'un industriel c'est la fortune.

A son mariage Jean Miquel le cordonnier apporte 1000F et Rose Hermenc 700F tandis qu'au mariage de son frère nous n'avons que la part de Marguerite Cantecor à savoir 1050F. Modèle du mariage entre artisans. Par la suite les données manquent.

On peut suivre aussi les signatures : Encore en 1830 le faiseur de chapeaux François Montagne ne peut signer ce qui bien sûr n'est pas le cas de Pierre Miquel mais il est marchand (et non faiseur) pour la naissance de son fils en 1833. Par contre Baptiste Deramond a beau être noté marchand, en 1835 il ne sait pas signer !

L'ascension sociale fait passer le faiseur de chapeaux au marchand de chapeaux. En 1835 Jean Jacques Hermenc l'époux de Gertrude Cantecor est à 26 ans noté faiseur de chapeaux mais il deviendra un marchand notoire. Les héritages joueront un rôle important.

Par contre la concentration industrielle qui va se produire après 1850 fait que les filles de Blaise Cantecor par exemple se retrouvent à épouser ... des tailleurs de pierre. Pour cette partie de la branche Cantecor, la boucle était bouclée.

3 - Qu'est-ce que la gloire ?

"Enfant, je vis un jour un ouvrier italien mort contre un mur, il était transpercé de coups de couteau et nageait dans son sang."

Pour Pétronille on peut parler de gloire car rares sont les femmes à passer le seuil de la postérité. Une gloire souvent mal placée comme on a pu le lire mais son nom a tout de même traversé les décennies.

Le lecteur du document 1 arrive peut-être à lire entre les lignes, surtout avec l'aide du P.S. Le texte de Louis Bouzinac, tout à la gloire de la famille Cantecor veut ainsi détruire la gloire que la famille Rey a tissé autour de son nom. Et cet objectif est étroitement politique comme nous le verrons dans le chapitre suivant.

Voilà pourquoi on peut dire que la gloire est aussi faite de circonstances surtout quand il s'agit d'une femme et qui plus est d'une femme du peuple.

Pour découvrir l'exacte vérité, les documents manquent d'autant plus que la personne appartient peu à la généalogie aristocratique. Confronter les documents de l'état civil, des notaires et des journaux reste la seule manière pour en savoir un peu sauf quand les descendants ont la bonne idée de laisser des dossiers aux archives publiques.

Pour Pétronille, j'aurai voulu en savoir davantage (trouver ses contrats de mariage par exemple) pour mieux percevoir l'évolution de son statut social mais je dois laisser ce soin à d'autres en espérant qu'ils veuillent bien éviter le discours bêtifiant sur la grâce féminine.

Quelle différence faire entre la gloire et la reconnaissance ?

La reconnaissance ne conduit pas toujours à la gloire et inversement, la gloire n'est pas toujours la marque d'une reconnaissance. Il est des grands bandits aux noms glorieux (Napoléon III par exemple) et des modestes ingénieurs à la reconnaissance limitée (Robert Walser par exemple).

Pour Pétronille tout commence par la reconnaissance difficile de ses talents et petit à petit vient la gloire par le fait qu'elle est citée de plus en plus. La gloire est un effet de miroir : personne ne peut travailler à sa propre gloire car elle ne dépend que des autres. On trouve des personnes qui vont se consacrer à promouvoir la gloire d'une autre personne (on les accuse parfois de penser ainsi à leur propre gloire). J'ai par exemple

oublié le nom d'un homme qui a voué sa vie à célébrer le Général San Martin.

Reconnaitre à Pétronille des talents, c'est privilégier la gloire des travailleurs à celle des patrons, la gloire des femmes à celle des hommes, la gloire de la réalité à celle des abstractions, autant d'activités peu répandues en notre cher pays de France.

Qui trouvera un dessin de cette glorieuse femme ?

Ne cherchez pas, elle n'a pas eu le temps de poser.

4 - Qu'est-ce qu'un parvenu ?

"Je hais les natures qui veulent tout savoir, qui resplendissent de science et font la roue avec leur esprit."

Le parvenu typique dans cette histoire s'appelle Fernand Rey fils de Didier Rey et qui par le pouvoir de sa famille va pouvoir courir les allées du pouvoir. *La Dépêche* du 27 mai 1914 en reprenant un extrait du "Journal" trace involontairement le portrait de ce personnage:

"Signalons l'arrêt du cortège officiel au stand fort intéressant des établissements Rey Cousins et Compagnie, la grande fabrique de chapeaux de paille de la Rue Auriol, 8 à Paris dont les manufactures de Caussade (Tarn-et-Garonne) n'occupent pas moins de 700 ouvriers, assurant une production d'autant plus considérable que les établissements Rey Cousins et Compagnie sont les fournisseurs de toutes les grandes maisons.

Après avoir examiné cette remarquable vitrine, le président a chaleureusement félicité le chef de cette maison. M. Fernand Rey, conseiller du commerce extérieur de la France, maire de Caussade, qui est en même temps secrétaire de la commission des expositions et du comité des conseillers de commerce extérieur de la France. »

Tout commence le 23 novembre 1838 à la naissance de Didier Rey en l'absence de son père André Rey qui a 31 ans tandis que sa femme Marie Robert a 26 ans. Les témoins sont le grand-père Jean Robert marchand et l'oncle maternel François Galan (qui décède en 1848 à l'âge de 44 ans en tant qu'époux lui aussi d'une Marie Robert). Un bon point pour les débuts de la vie de Didier ! Sans doute que le père gagne sa vie par les routes de France ce qui explique son absence ! La famille Robert comme la famille Miquel vient du monde des cordonniers. Le fils cadet de François Galan se mariera avec une descendante Cantecor et le fils aîné François se mariera avec... la fille de percepteur de Marsac. Marie-Jeanne Olympe Campardon (c'est mieux tout de même !).

En fait André Rey, né le 26 Août 1806 et fils troisième et majeur d'André Rey et Françoise Labro vient de la commune de Saint Cirp Lapopie, arrondissement de Cahors. Par sa femme, il devient marchand de chapeaux de paille. Marie Robert est dès le mariage le 3 janvier 1836 notée fabricante de chapeaux comme son père Jean Robert qui a déjà 54 ans (sa mère est Elisabeth Mazuc et ni l'une ni l'autre ne signent). On découvre que la famille Rey entre dans le clan des parvenus quand autour

de 1892 se déclenche la bataille municipale à Caussade. Le document 1 doit se lire comme une machine de guerre des républicains de gauche contre les républicains de droite comme la famille Rey. Didier Rey va cependant devenir maire de Caussade et son fils maire de Cayrac. Le cousin sera maire de Septfonds un peu plus tard. Comme on l'a lu page précédente, à son tour Fernand Rey deviendra maire de Caussade.

Fernand va se retrouver dans de telles polémiques qu'éclate un duel avec la famille Boutet qui tient le journal *le Républicain* La famille Rey s'appuie sur l'autre journal : *La Tribune*. Ils habitent la même Avenue d'Auvergne. En 1896 au recensement Didier Rey qui a 57 ans, vit avec sa femme Soulages Léontine (50 ans), son fils Fernand de 31 ans noté industriel et la cadette Rey Blanche. On remarque que la tradition d'André Rey (mariage après l'âge de 30 ans) se poursuit avec Didier et Fernand.

Côté Boutet, on trouve Albert qui a 28 ans, qui est attaché de consulat, son père Jean Jacques Léopold a 58 ans et se trouve être sous-préfet à disposition.

En 1901, il ne reste plus que Gaston Boudet dans la maison (il était en 1892 à la préfecture du Gers) tandis que Fernand Rey vit toujours avec son père.

Deux autres familles d'industriels vivent dans la même rue : la famille Miquel et la famille Sol. Seule la famille Rey a un couple de domestiques attitrés.

Donc en 1892 il va y avoir un duel entre Albert Boutet et Fernand Rey qui sera blessé à l'œil à qui le félibre Hippolyte Lacombe dédiera un poème en l'honneur de la bicyclette dont il est un défenseur.

Face à ces parvenus, la famille Cantecor sera aussi proche de la politique: dans la foulée de 1870 Jean Cantecor sera élu maire de Septfonds mais juste pour un an. Et Jean Cantecor se trouvera ensuite sur les listes contre Didier Rey !

Une péripétie opposa en 1904-1905, pour les élections cantonales, Henri Rey, maire de Septfonds et Chalret du Rieu, le propriétaire de l'imposant Château de Granès à Réalville (où il y avait aussi des usines à chapeaux) : le premier défend les républicains et le deuxième est un des derniers grands royalistes de la région. L'élection de 1904 a été cassée et il faut revoter. Dans son texte, notre propriétaire, manufacturier et officier d'académie écrit :

"Une grosse question est à l'étude en ce moment, au Conseil Général : c'est le projet d'établissement d'un réseau départemental de chemins de

fer. Je dépenserai tout ce que j'aurai d'énergie pour obtenir pour notre canton, le plus grand, le plus industriel des cantons ruraux, qu'il soit desservi dans le plus bref délai. Une industrie prospère qui, avec le travail, apporte l'aisance dans neuf communes du canton, a besoin d'être soutenue, développée. Depuis 25 ans, je suis l'un des artisans de cette industrie ; plus que tout autre j'ai qualité pour la défendre. Je ne faillirai pas à la tâche."

Que va-t-il défendre, son intérêt ou l'intérêt général ? Il faudrait s'interroger sur ce gouffre financier qui fut l'expérience des tramways départementaux.

Henri Rey continue :

"Améliorer le sort de la classe des travailleurs de la ville et des campagnes; veiller à la répartition la plus équitable des impôts, afin que chacun en supporte les charges suivant ses facultés et ses moyens ; imprimer aux affaires et aux idées un mouvement accentué de progrès libérateur. Tels sont les buts que je poursuivrai."

On constatera dans les documents syndicaux combien la mairie de Caussade vit au rythme des patrons de la chapellerie qui se disent... de gauche. Ils aident le syndicat en 1906 et au cœur de la bataille de 1930, où le paternalisme en a pris un choc avec la crise, ils continuent de se déclarer... des idées de la CCT !

Dilemme classique qu'étudia Marx : le capitalisme joue un rôle progressiste tout en élargissant l'exploitation des hommes !

Contradictions, quand vous nous faites souffrir ...

5 - Qu'est-ce que la classe ouvrière ?

"Si j'étais riche, je ne voudrais nullement faire le tour de la terre. Je ne vois rien de bien exaltant à connaître l'étranger au vol. Je me refuserais à enrichir mes connaissances comme on dit. Plutôt que l'espace et la distance, c'est la profondeur, l'âme qui m'attirerait. Examiner ce qui tombe sous le sens, je trouverais cela stimulant."

En 1872, à Septfonds, on pouvait être monteuse de chapeaux à 72 ans... comme Marie Saisset !

Avec la mort d'Antoine Borrel en 1932 (voir Document 4) s'achève pour l'essentiel l'histoire glorieuse de la chapellerie de Caussade-Septfonds. Plus jamais elle n'aura la même ampleur car plus jamais les têtes se chargeront de chapeaux.

Entre-temps des fortunes se seront accumulées et des ouvriers se seront épuisés.

Telle qu'on nous la présente, la légende de Pétronille Cantecor permet d'effacer l'existence concrète de la classe ouvrière. Elle en serait sans doute fâchée, cette simple fille du peuple.

Industrie "bucolique" (que ne fait-on dans la paille !) dotée d'un patronat diversifié, voilà de quoi nier le rôle surtout féminin d'une population ouvrière. Quant aux syndicats et aux grèves n'en parlons pas ! Qui parmi les milliers de visiteurs du Bicentenaire de la chapellerie à Caussade, entre le 11 et le 15 juillet 1986, s'est posé la question des ouvrières ?

Dans un document mieux renseigné que les précédents (voir document 10), le sénateur-maire radical déclare « Chapeau Pétronille », mais que penser des autres travailleurs ?

Nous avons donc le cas d'Antoine Borrel, cheville ouvrière de la grande grève de 1930 qui concluait une série d'autres grèves. Il est le seul parmi les lutteurs valeureux à être évoqué ici pour la postérité.

En Novembre 1930 se conclut un dur conflit sur les salaires. Milan, le secrétaire national de la Fédération de la chapellerie a conduit les négociations avec le préfet et Granié, le maire conseiller-général de Caussade (un radical) comme médiateurs, mais quand en Décembre 1931, Milan revient pour une conférence à Montauban, **La Dépêche** indique :

"Les enquêtes faites par l'Union des syndicats établissent malheureusement que l'esprit de collaboration amicale entre ouvriers et patrons qui avait donné d'excellents résultats il y a quelques années, a

fait place chez certains patrons à un esprit agressif inattendu notamment en ce qui concerne le renvoi de militants syndicalistes sous divers prétextes."

Naturellement, la crise propre de cette industrie (malgré l'appel de Mussolini à porter le chapeau de paille) accentue les tensions sociales, car en période de crise qui paie les pots cassés ?

Le conflit avait été annoncé le 7 octobre par une réunion à la salle des Récollets où Milan, considérant l'entente impossible avec les patrons, proposa de voter la résistance jusqu'au 15 octobre avec menace de déclencher la grève générale après cette date.

"Tous les travailleurs désirent la paix, cela va de soi, mais les travailleurs veulent vivre, néanmoins. Et peut-on appeler cela vivre, l'existence qui leur est offerte avec des salaires de 20 à 22 francs par jour pour les ouvriers et de beaucoup inférieurs pour les ouvrières. Des salaires de 20fr. par jour et trois mois de chômage régulier et consécutifs par an !"

Dans le journal de la CCT, André Delmas, le responsable publie, un important article qui fait le point de la situation. "On compte aujourd'hui 14 fabricants à Caussade, une dizaine à Septfonds. Certaines usines occupent jusqu'à 80 et 100 ouvriers et ouvrières. A lui seul Caussade compte 200 ouvriers et 400 ouvrières en chapeaux de paille : Septfonds en possède un peu moins: 100 ouvriers et 300 ouvrières à peu près."

Pour soutenir les grévistes un appel à la solidarité financière est lancé dans le journal.

Pour donner le ton des événements, voici l'entrefilet de **La Dépêche** qui, à part un autre petit article, restera muette sur ce conflit (elle a beaucoup d'amis radicaux parmi les patrons) :

"A la suite de l'arrêté pris par M. le maire de Caussade, interdisant les attroupements, M. Mèsecazes, ouvrier maçon, se rendait chez lui. accompagné de sa femme et de ses enfants, âgés respectivement de 6 et 8 ans, alors qu'au bout du Cours Didier Rey, il rencontra M. Cavaillé, entrepreneur de travaux, pour causer de travail. A peine la conversation était-elle entamée, que le gendarme Deu, accompagné par l'agent de police Cavaillé, leur intima l'ordre de circuler. L'ouvrier, voulant répondre que ce n'était pas de la grève qu'ils s'occupaient mais plutôt de travail de maçonnerie, fut bousculé, jeté même à terre et conduit sous bonne escorte à la gendarmerie, où après explications fournies, il fut relâché. Les cris déchirants de sa femme et de ses deux enfants firent sur l'assistance une bien pénible impression.

Cet incident, qu'il y a lieu de déplorer, n'est certainement pas fait pour calmer les esprits aussi nous pensons être l'interprète de la population en priant les chefs de la police de donner à leurs subordonnés des

instructions précises pour qu'ils déploient leur zèle dans des situations plus périlleuses. A.V."

Chacun comprend à cette lecture que la grève, même menée par un syndicat modéré, ne fut pas une œuvre de tout repos. Pourquoi cet épisode a-t-il été oublié ?

Cette grève faisait suite à celle de 1919 quand le 5 juillet Septfonds cesse le travail. **La Dépêche** écrit :

« Nos ouvriers si calmes d'ordinaire ont cessé le travail lundi (le 30) à 16 heures. Un conflit entre eux et le Syndicat de la Chapellerie s'est produit à la suite d'un nouveau tarif à appliquer à cette industrie. C'est la première fois depuis le commencement de cette industrie qui a plus de 50 années d'existence que pareil événement se produit. Nous souhaitons de tout cœur qu'une entente vienne mettre un terme rapide à ce conflit et que patrons et ouvriers s'en remettant à la raison, comprennent les devoirs présents de l'heure présente. »

Cette décision fait suite à la création du syndicat en présence d'Espinal de la CGT, création qui a d'abord lieu à Caussade, en présence d'une déléguée de Septfonds, avec les dirigeants suivants :

Président : Lamolle ; Présidente : Maria Coste ; Secrétaire : Viguié ; Secrétaire adjointe : Louise Bénech ; trésorier : Hébrard ; trésorière-adjointe : Sarah Viguié ; archiviste. Escabasse ; commission de contrôle : Julia Laurent, Alfred Durou, Born, Eugénie Massalou, Borrel.

On note la présence importante des femmes et celle de Borrel.

Un mois plus tard **La Dépêche** annonce :

"Un mois s'est écoulé depuis la cessation du travail sans pouvoir obtenir une amélioration en faveur de toute une population laborieuse. Une affiche a été placardée ce matin, devant la mairie, sous la signature de M. Maurelle, juge de paix du canton de Caussade, donnant le détail de l'entretien qu'on eut les délégués ouvriers et patrons. Il en résulte que les délégués ouvriers ont accepté les propositions du M. Le juge de paix et les délégués patronaux ont formellement refusé l'arbitrage proposé par M. le juge de paix. Il serait désastreux que, par l'intransigeance de 27 patrons, une population de 2200 habitants soit vouée à la misère. La population ouvrière, avec son calme habituel, attend de bons résultats de l'intervention des pouvoirs publics." (1200 grévistes et 40 jours de grève)

Un des éléments du conflit tenait à la demande d'emploi obligatoire de syndiqués.

Entre la grève de 1919 et celle de 1930, il y en eut bien d'autres (voir page 54 à 56 le tableau dressé par Patrice Caresio).

C'est là tout un pan d'histoire pourtant récente qui a disparu des mémoires. Parce qu'il s'agissait d'un mouvement syndical surtout féminin ? Parce qu'il s'agissait d'un mouvement syndical surtout réformiste ? Ou tout simplement parce qu'on aime bien l'image d'un Tarn et Garonne rural, sans "véritable classe ouvrière", loin des conflits peu conforme à la bonhomie ambiante et radicale ?

Après avoir étudié des conflits plus durs encore à Castelsarrasin, après avoir étudié la montée en puissance de l'industrie sidérurgique à Bruniquel, je considère que l'image classique du Tarn-et-Garonne est très peu conforme à la réalité. Elle masque d'abord le principe de l'ouvrier-paysan et de l'ouvrière-paysanne qui ne sont pas contraire à la constitution de la classe ouvrière, bien au contraire. La classe ouvrière, c'est l'organisation des ouvriers en vue de la lutte pour la défense de leurs intérêts et il apparaît que là où ils avaient des "arrières" agricoles, la lutte pouvait être d'autant plus dure. Le propre du TetG n'est pas l'absence de classe ouvrière mais sa dispersion, sa variété et sa mobilité, une dispersion équivalente à celle de l'agriculture qui a toujours été petite et branchée sur la polyculture. Cette dispersion tient aussi au manque d'unité du TetG. Bien sûr, il n'y a pas comme dans la Tarn, les mineurs de Carmaux pour faire phare dans la grisaille. Bien sûr, le syndicalisme fut faible mais il l'est d'autant plus si on ne l'étudie pas, si on n'en perpétue pas la mémoire quand ont lieu des festivités comme celles autour du chapeau. Le meilleur du monde dans lequel nous vivons (les lois sociales) est bien plus l'héritage des hommes et des femmes comme Pétronille Cantecor et Antoine Borrel que celui de la famille Rey. Si on avait laissé faire les patrons, il n'y aurait jamais eue la moindre réduction du temps de travail, pas le moindre droit à la retraite, pas le moindre salaire décent, pas le moindre congé.

Aujourd'hui qui peut jouer le rôle de la classe ouvrière d'hier ?

Document 1 :

Origine de l'industrie des chapeaux de paille à Septfonds et Caussade (Le Républicain du TetG 7 Février 1892)

I

Ceux qui connaissent et aiment Septfonds, ceux qui se passionnent pour le progrès industriel et le suivent dans ses moindres manifestations, trouveront sans doute quelque intérêt à connaître l'origine de la fabrication des chapeaux de paille dans notre contrée.

(Peut-être vais-je éveiller certaines susceptibilités, et froisser quelques prétentions, mais c'est guidé par un ordre d'idée plus élevé, et des considérations moins mesquines que j'ai écrit ceci).

Me rappelant le vieux précepte latin "les paroles volent, les écrits restent", j'ai cherché dans le passé des faits et des dates. Aussi est-ce de documents écrits, peu suspects par conséquence de mauvaise mémoire ou de complaisance que cette étude est faite.

Montrer ce que peut devenir un pays, si petit qu'il soit, par un labeur continu et patient, montrer que partout où il y a courage et persévérance, il peut y avoir richesse et prospérité, telle est la philosophie que je voudrais nettement détacher de ce qui suit. Aujourd'hui à notre époque de liberté, de réformes sociales tendant à donner à chacun le plus d'initiative possible en lui laissant la libre disposition de ses facultés, le plus humble et le moins fortuné peut prétendre à tout par son intelligence et son travail.

II

En moins d'un siècle, Septfonds a édifié lui-même, sans secours étrangers, sa propre fortune et a su créer autour de lui une honnête aisance. De 8 à 900 habitants la population s'est élevée successivement jusqu'à près de 1900. Septfonds qui allait volontiers travailler chez les autres et s'expatriait, reste maintenant chez lui et y reçoit les Septfontois qui, pour la plupart, n'avaient guère dépassé, dans leurs voyages les plus lointains, le chef-lieu de leur département, vont aujourd'hui, partout en France et presque partout à l'étranger.

Septfonds qui ne fréquentait guère que des Septfontois a vu un beau matin, débarquer à sa porte : Anglais, Italiens, Suisses... (Parisiens) ! qui venaient offrir les produits de leurs pays et traiter affaires.

Quelles ont été les causes d'une pareille transformation, quelle est la source de cette fortune. Les débuts de Septfonds sont plus que modestes : ils sont simples et naïfs comme une légende. Au lieu d'avoir été jetées et bâties en six mois comme bien des usines du Nord, par exemple, par la force brutale de l'argent et la volonté de quelques capitalistes, nos fabriques ont une origine entourée presque de poésie, comme il convient bien à un pays du midi, où l'on travaille en chantant, en plein air, au grand soleil !

C'est une femme, Pétronille Cantecor qui, la première eut l'idée de tresser la paille, et de tresser avec cette paille, les premiers chapeaux. Elle était née en 1762.

III

Figurez-vous une bergère, une "pastoure" comme on dit chez nous, menant paître ses brebis et assemblant, pour amuser ses doigts inoccupés, des brins de jonc, des brins de paille, fabriquant la première tresse, et de ce fait très simple, presque banal, jaillit l'étincelle.

Pétronille Cantecor met son idée à profit, cherche, travaille, étudie, se perfectionne et après avoir fait la tresse, coud le chapeau. Après quelques essais et déjà passé maître dans la partie, elle a bientôt fait de reconnaître que la paille des endroits secs et pierreux, plus fine, plus blanche, convient mieux à la fabrication. Aussi, est-ce dans le Causse qu'elle fait ses élèves et propage son idée. A Lalbenque, Caylus. Puylaroque, etc... elle enseigne les femmes qui utilisent ainsi les loisirs que laissent les travaux des champs. Partout, elle apprend à tresser et à coudre elle commence bientôt un petit commerce de Chapeaux de paille de femme avec le Haut-Rouergue : Villefranche, Rodez, etc... C'était en 1798, Septfonds industriel et commerçant venait de naître. La population intelligente, active, industrielle par nature, suit l'exemple de Pétronille Cantecor, et les premières maisons de Septfonds, commencent à se fonder à cette époque.

De Toulouse même on vient acheter : les demandes sont nombreuses, les ateliers à peine formés, le procédé encore dans l'enfance et on a fort à faire pour contenter cette clientèle naissante.

Bientôt, dans tout le Causse, on se met à faire des "pailloles". On tresse, comme ailleurs on tricote ou on file. Au pacage pendant le jour, au coin du feu le soir, à la veillée, les rouleaux de tresse s'allongent, s'allongent tant et si bien que la production s'accroît rapidement, dépasse les besoins. Alors, commence un commerce de tresses avec les manufactures existant déjà depuis longtemps en France, mais parfaitement ignorées jusqu'alors de Septfonds. Des industriels, comme M. Leborgne, de

Grenoble, par exemple, s'adressent aux Septfontois et de cette époque, la tresse plate de Septfonds fait sa première apparition dans la chapellerie. (En même temps à Lalbenque, Caylus, Montpezat, Puylaroque, etc..., les foires s'animaient. Autour des voitures capotées des Septfontois, les vendeuses venues de tous côtés, affluaient. Et pendant une heure ou deux c'était un vrai coup de feu, où malgré les apparences, il se brassait des fortes affaires. Marchés rapides et pleins d'entrain où l'activité et le coup d'œil entraînent pour beaucoup, où souvent le plus habile était le plus gai, où les bonnes femmes de la campagne traitaient de pair avec le fabricant bon enfant, riaient, disputaient, plaisantaient et lâchaient enfin leur marchandise à bon compte).

En 1846, Pétronille Cantecor était morte, léguant à son pays, l'industrie dont il peut aujourd'hui faire à bon droit sa gloire. Dans le cimetière de la commune, une simple pierre relate le fait : "Pétronille Cantecor décédée le 26 décembre 1846, Fondatrice des manufactures de chapeaux de paille de Septfonds".

Une délibération du Conseil municipal de Septfonds datée du 19 mai 1887 fixait un emplacement pour élever une statue à Pétronille Cantecor. En 1888, au mois de février, dans une fête de charité, un des chars particulièrement organisé par le Comité-directeur représentait Pétronille Cantecor faisant la première tresse. Hommage solennel et touchant, auquel la population toute entière s'associait.

IV

Le commerce des tresses devenu de plus en plus prospère et les commerçants septfontois de plus en plus nombreux, la concurrence, cet élément indispensable de progrès, qui suggère tant d'idées neuves et fécondes, amena bientôt des transformations complètes dans le pays.

Pétronille Cantecor avait transmis son commerce à ses enfants : ses deux petits-fils, Fortuné et Jean Cantecor exploitèrent avec succès l'industrie désormais traditionnelle dans leur famille et de concert avec leurs collègues donnèrent un grand élan à la fabrication.

Vers 1849. M. Fortuné Cantecor va chercher à Grenoble des ouvriers et des ouvrières et les premiers chapeaux de paille apprêtés, dressés, finis, font leur apparition à Septfonds. Depuis longtemps en rapport avec l'Italie, il y avait fait un voyage au cours duquel des remarques personnelles l'ayant amené à apprécier la fabrication de ce pays, il transplantait des familles d'ouvriers italiens dans sa maison de Toulouse. A cette époque la population de Septfonds augmente sensiblement. Les nouveaux développements apportés dans l'industrie, réclament des bras, et au recensement de 1851, la commune compte déjà 1235 habitants.

Cependant le commerce de tresses continue, Septfonds fait l'exportation. Dans un voyage à Londres chez un de ses clients, M. Fortuné Cantecor remarque les tresses de Chine et un des premiers en France importe le "Canton", dont l'Angleterre seule avait jusqu'alors le monopole (1869).

L'année précédente, M. Cantecor faisait installer, ainsi que quelques-uns de ses confrères les premières machines à presser - Machines Mathias (1868) - Au mois de mars 69, les machines Mathias sont remplacées dans ses ateliers par le système perfectionné : Legat. Peu de temps après, l'acquisition d'une machine à vapeur permet à M. Cantecor de faire fonctionner son usine par un système de haute et basse pression, à peu près unique aujourd'hui en France. En 1875-76 apparaissent les premières machines à coudre.

En 1887, au mois de novembre, M. Fortuné Cantecor établit le premier dans la contrée les presses à gaz. Désireux enfin de donner plus d'extension à son commerce de rotins, et s'inspirant de l'exemple d'une grande maison de Paris, au mois de février 89, il envoie un membre de sa famille dans les Indes néerlandaises, à Batavia, et fonde un comptoir spécial pour l'importation de cet article.

Au mois de mai 1890 M. F. Cantecor succombant aux suites d'une maladie contre laquelle il luttait depuis longtemps déjà, terminait sa longue carrière.

Toujours à l'affût d'inventions nouvelles, souvent innovateur et précurseur, toujours au premier rang, ne reculant devant aucun sacrifice, tantôt récompensé, tantôt rudoyé par la fortune, il fut toujours confiant dans son œuvre et resta toute sa vie, partisan déclaré de tous les progrès.

Au moment où se fermait sa tombe, un représentant autorisé de l'Union des fabricants de chapeaux de paille français rendait hommage à sa mémoire et prononçait quelques paroles d'éloge.

Cet éloge doit s'adresser aussi à tous ceux qui ont contribué plus ou moins au développement de l'Industrie septfontoise depuis les fabricants qui ont laborieusement élevé leur fortune et courageusement engagé leurs premiers capitaux, jusqu'aux moindres ouvriers qui ont apporté leur intelligente activité dans l'édification de la prospérité et de l'aisance commune.

Nous devons être reconnaissants envers ceux qui nous ont précédés, nous qui, recueillant les fruits de l'œuvre, n'avons pas connu ses débuts difficiles et tourmentés. Le pays doit beaucoup à cette génération de vaillants qui ont fait prospérer cette industrie dont les produits rivalisent aujourd'hui avec ceux du monde entier. C'est un spectacle vraiment beau que celui de ces hommes partis de rien, pour la plupart ouvriers sortis du peuple, arrivant par leur travail et leur volonté à se créer une fabrication bien à eux, et à prendre pied dans l'industrie française.

Leur œuvre est d'autant plus grande que leur origine fut plus humble, leur instruction plus modeste, leurs ressources plus précaires.

Grâce à eux, la commune augmente tous les jours : sa population compte maintenant dix-sept fabriques, des centaines d'ouvriers, et lorsque les pauvres qui errent sur les grandes routes passent dans le pays, ils font un crochet et frappent aux portes de Septfonds où le travail régulier, et l'aisance ont fait les cœurs sensibles et généreux.

A côté de Septfonds qui a toujours été et qui reste dans la région, le véritable foyer de la fabrication des chapeaux de paille, Caussade a su attirer chez lui une part de ces ressources industrielles.

Au mois d'avril 1857, M. Jean Cantecor eut le premier l'idée d'y établir un atelier de couture, et le premier fit un essai que seules des circonstances imprévues empêchèrent de réussir.

On dit communément dans le pays qu'à cette époque la municipalité de Caussade proposait d'appeler auprès d'elle un fabricant septfontois et de faciliter l'établissement d'une manufacture de chapeaux de paille. M. André Rey vint, et fonda l'importante maison que l'on sait. Il fut suivi de près par M. Miquel, Jean Cantecor. Depuis des maisons de Septfonds y ont établi de grands ateliers de couture.

Les relations entre Caussade et Septfonds se sont de plus en plus resserrées, les intérêts se sont unis et confondus si bien qu'il n'est pas de Septfontois qui ne soit fier d'appartenir au canton de Caussade et de Caussadais qui ne se fasse honneur d'avoir une commune telle que Septfonds. L.

P.S. Mon désir eut été de donner ici un historique plus complet de la fortune industrielle de notre pays j'aurai voulu rendre un hommage public à ceux qui ont contribué à sa prospérité, et mieux préciser quelle a été dans l'oeuvre. la part de chacun ; mais les documents m'ont manqué. et cela seul m'en a empêché. Je n'ai voulu et je n'ai pu parler que de ce que je savais être vrai et irréfutable.

Document 2

Pailloles et chapeaux

Le Républicain 14 Février 1892

En lisant, dimanche dernier dans le Républicain, l'étude sur l'origine des chapeaux de paille de Septfonds et à Caussade, je me disais en moi-même: "Tiens ! tiens! c'est drôle, mais j'ignorais ce détail je ne savais point cela, j'avais cru jusqu'ici que c'est à tel monsieur qu'on devait ce progrès à tel autre cette réforme." et plus j'allais plus mon étonnement grandissait, plus l'intérêt et aussi le plaisir que je prenais à cette lecture augmentait également.

D'abord le sujet était intéressant et puis, nous pouvons bien le dire puisque c'est vrai, était bien traité, avec ordre, impartialité, justesse, clarté et un style très simple et très correct.

Et je me disais encore, continuant mes réflexions : "Que nous sommes bizarres ! Nous vivons pour ainsi dire dans ce pays-ci, au milieu des tresses de paille, nous voyons passer des chargements invraisemblables de caisses remplies de chapeaux et l'idée ne nous vient pas de savoir comment, à quelle époque est née dans notre pays, cette industrie ; quels hommes, ou plutôt quelle femme, a fait la première tresse, a fait le premier chapeau ; de quelle façon, avec quelle rapidité ou lenteur se sont édifiées les fabriques." Et je finissais comme j'avais commencé : "Nous sommes tout de même de drôles de gens."

Cette réflexion, bien des personnes, j'en suis sûre, l'ont faite avant moi. Et aucune n'est plus juste. Les choses qui nous touchent de près sont souvent celles que nous connaissons le moins bien. Il en est ainsi des curiosités. Lorsqu'elles sont loin de chez nous, nous allons les voir, quand elles sont à notre porte, nous négligeons de les visiter. Pourquoi cela ? Sans doute parce que l'homme est l'être le plus intelligent de la création !

Ainsi, je parie qu'il est chez nous des personnes qui n'ont jamais visité une fabrique de chapeaux de paille. Rien pourtant n'est plus facile. Et la chose mérite d'être vue. Je parie encore qu'il en est qui ne sont jamais allés voir comment se lève la truffe. Et c'est chose si aisée, en notre bon pays de Cocagne ! et si agréable, quand la terre gelée grince sous les sabots ferrés de voir la truie fouiller, labourer de son groin gourmand le sol nu et caillouteux des truffières ...

Mais revenons à nos chapeaux.

Ce que nous avons négligé de faire M. Louis Bouzinac l'a fait pour nous. Car c'est lui l'auteur de l'étude intéressante dont je parlais tout à l'heure. Il est remonté de rouleau de tresse en rouleau de tresse jusqu'aux

premiers brins de paille, puis redescendant le cours des années, il nous fait l'historique de l'industrie du pays.

Il peut chemin faisant bousculer certaines gens, les prendre en flagrant délit d'outrecuidance et de fausseté. Il n'en a cure. Il va droit devant lui, n'ayant en tête qu'un désir : dire vrai. S'il affirme que c'est Pétronille Cantecor qui a fait la première tresse et cousu le premier chapeau, s'il avance que c'est M. Jean Cantecor qui a le premier importé à Caussade cette industrie, c'est que ces deux faits sont rigoureusement exacts. Et c'est précisément ce souci de la vérité qui ajoute au charme, à l'intérêt et à la valeur de son travail. Aussi joignons nos félicitations aux éloges si flatteurs qu'a adressés à notre ami, M. Dumoulin, notre éminent préfet à qui cette étude avait été dédiée.

Nous lui devons aussi des remerciements pour nous avoir instruit, intéressé, démontré la fausseté de choses que nous croyions exactes et appris une foule de détails que nous ignorions complètement.

J'estime que nous connaissons beaucoup trop superficiellement l'histoire, je ne dis pas de nos provinces, mais de nos cantons et de nos communes. Nous ignorons jusqu'aux faits saillants qui mériteraient par leur importance d'être connus de tous. Aussi ne saurait-on trop encourager, selon nous les personnes qui par leurs récits ou par leurs travaux nous apprennent à mieux connaître le passé de notre pays. D'ailleurs, si j'en juge par l'accueil qui a été fait ici au travail auquel nous faisons allusion, nous ne sommes pas seule de notre avis. Tout le monde, ou presque tout le monde, s'est associé à l'éloge fait du génie inventif et pratique de Pétronille et Fortuné Cantecor. Mieux que toute distinction honorifique cet hommage mérité montre l'estime en laquelle l'un et l'autre étaient tenus durant leur vie ainsi que la reconnaissance qu'on leur a gardée dans le pays après leur mort.

Encore quelques mots pour finir. Aujourd'hui Septfonds est riche. Les fabriques grandissent, se multiplient, s'élèvent. Le travail est partout. La vie déborde. Cette prospérité, dit notre ami, a rendu les cœurs bons et sensibles. Certes nous n'en doutons pas. Nous en sommes persuadés. Mais nous voudrions qu'on ne crût pas que tout a été fait qu'il ne reste rien à faire pour les humbles et les petits.

A mesure que la fortune grandit ne serait-il pas à souhaiter que l'ouvrier qui a travaillé et s'épuise ait une existence moins rude et plus facile, un peu égayé de temps en temps par quelques rayons de ce même soleil qui a doré la paille qu'il apprête.

Lise CANSAN

Document 3

Les fabriques de chapeaux de paille

Le Courrier du Tet G 4 et 7 Décembre 1858

(courts extraits)

Il est peu de personnes qui n'aient eu occasion de rencontrer sur les routes qui traversent le département, de grands véhicules couverts, rapidement conduits par un cheval. quelquefois seuls, plus souvent nombreux, dont la forme indiquerait au besoin la destination à défaut des masses légères qu'ils transportent. Ce sont les fabricants de chapeaux de paille de Septfonds, tantôt allant vendre les produits de leur industrie, tantôt sur la route des marchés où ils achètent leurs tresses.

Cette industrie toute locale, à peine indiquée dans l'annuaire départemental, est digne cependant de fixer l'attention à plus d'un titre. Intimement liée aux travaux des champs par sa matière première, dont la valeur est pour ainsi dire nulle, elle offre à une foule de bras, inoccupés pendant l'hiver, un travail fructueux au sein de sa famille, assez facile pour que des enfants puissent l'entreprendre, assez délicat pour que l'art et le goût puisse s'y faire sentir, et d'un écoulement toujours assuré.

Dans cette partie de la France si pauvre en initiatives de tout genre, en travaux industriels, voilà un village de 1200 habitants qui verse annuellement pour plus de 600.000 francs dans les campagnes en achat de tresses une ruche toujours en activité, remplie de courage, d'ardeur, de patience, qui manufacture, qui vend, achète, revend et traite dans l'année pour une somme considérable d'affaires ! Voilà une fabrication qui part de l'état rudimentaire, et, par les seules ressources de son esprit d'initiative et de perfectionnement, pénètre chaque jour dans des voies de plus en plus industrielles. Il nous a paru intéressant de faire connaître ses origines et de la suivre dans l'amélioration des ses produits.

I : L'industrie à Septfonds

Beaucoup d'industries doivent le jour à des conditions locales tout à favorables, à des produits du sol dont la main ou le génie de l'homme ont su tirer parti. La matière brute étant à ses portes, la population l'extrait et la façonne. Vers les premières années de ce siècle, une femme de la localité, Pétronille Cantecor, sachant tresser la paille et monter un chapeau, forma quelques ouvrières autour d'elle et créa une petite industrie qui lui fournit les moyens d'élever une très nombreuse famille, de laquelle sont sortis les premiers fabricants. Les débuts furent humbles et bien précaires. Un sac suffisait pour acheter les tresses peu

nombreuses encore sur les marchés des environs ; c'était sur le dos qu'on les emportait à domicile. Il fallait enseigner le tressage de divers côtés, dresser des monteuses au village. Grâce à l'activité déployée cela se fit peu à peu. Les paysannes sans travail en hiver s'adonnèrent avec ardeur à cette occupation nouvelle : bientôt les tresses partirent en abondance sur les places des foires et des marchés. D'un autre côté la population prit du goût pour l'industrie naissante et dans peu de temps la plupart des femmes de Septfonds montèrent des chapeaux de paille.

Pendant quelques années les produits ne s'écoulèrent que dans le pays ou dans un rayon assez restreint. La Gascogne et le Languedoc formèrent un peu plus tard les limites extrêmes des débouchés. ...

[...]

On sait que les habitudes, les mœurs, les coutumes d'une localité varient selon la nature des occupations auxquelles se livrent ceux qui l'habitent. Un fait éminemment moral qui frappe au premier abord à Septfonds, c'est l'importance de la femme dans la famille. Cette importance légitime, acquise par le travail, s'explique. En général le mari taille la pierre, et quand les rigueurs laissent ses bras inoccupés, c'est elle qui fournit le pain du ménage. Les monteuses se lèvent de bonne heure et ne quittent leurs chapeaux qu'à minuit, à une heure quelquefois. Le travail qui se fait à la tâche leur procure un salaire qui varie de 60 c à IF 25c selon leur aptitude ou leur habileté. 200 femmes environ, 80 enfants à peu près travaillent toute l'année...

Germain Besse pharmacien à Caussade

Document 4

La mort d'Antoine Borrel

L'Action ouvrière Mai 1932

Une pénible nouvelle vient d'attrister l'Union départementale. Notre ami. Antoine Borrel, secrétaire du Syndicat des chapeliers de Caussade, vient de mourir.

Nous avons été prévenus trop tard pour aller accompagner à sa dernière demeure le dévoué militant si sympathique qui disparaît en pleine force de l'âge. Que nos camarades de Caussade qui lui ont rendu si nombreux le dernier devoir d'affection veuillent bien nous en excuser.

Borrel fut dans toute l'acceptation du terme un bon militant. Comme nous l'écrivait Marthe Marcellin, il ne fut pas seulement un brave cœur, un honnête homme estimé de tous, et un excellent ouvrier, il fut aussi, en des périodes critiques, le camarade ferme qui sut prendre toutes ses responsabilités en toute indépendance, dans la pleine conscience des devoirs que lui imposait le poste où l'avait mis la confiance unanime de ses camarades. Il paya d'ailleurs de sa place la fermeté de son attitude vis-à-vis du patronat caussadais.

Victime de l'ostracisme insidieux de ce patronat, ce même patronat qui, politiquement, ose se réclamer du programme de la Confédération générale du travail, victime expiatoire d'un patronat rétrograde qui voulut en sa personne faire un exemple et montrer son autorité, il ne trouva pas à s'employer à Caussade, après la dernière grève et dut aller à la journée extraire du gravier.

Malgré cela malgré la vie difficile qui fut la sienne, ces derniers temps, nous ne l'avons jamais entendu se plaindre, et s'il parlait de la situation, c'était pour en tirer cette conclusion que la classe ouvrière ne sera jamais assez unie, jamais assez solidaire pour poursuivre son émancipation.

Il continua jusqu'à la fin à venir assidument dans les diverses commissions où il représentait soit l'Union, soit le Syndicat des chapeliers.

Nous aimions l'y retrouver, nous aimions le bon sourire un peu grave qui éclairait sa physionomie robuste et vigoureuse. Il nous semble impossible de ne plus le revoir.

Puisse l'affectueux souvenir qu'il laisse chez tous ses camarades, atténuer un peu la tristesse de sa famille.

Document 5

Nos petites ouvrières

Le Républicain 21 Février 1892

Son âge varie entre seize et vingt deux ans. Plutôt petite que grande, la taille ronde, un peu forte, mais bien prise, le buste d'aplomb, les formes heureuses et riches défiant l'art savant des couturières et les trompe l'œil, produits de l'industrie moderne.

Les cheveux épais, assez bruns pour faire ressortir le teint rosé du visage et assez blonds pour ombrer légèrement de leurs mèches folles les tempes et le front, les yeux éveillés, curieux et peu timides, le regard très vif où perce une pointe de malice, le nez imperceptiblement retroussé, la bouche un peu grande, toujours relevée dans les coins par le rire, une langue fort pointue à en juger par les douceurs qu'elles échangent les jours d'orage et de dispute.

Leur beauté n'est pas irréprochable, elles sont moins jolies qu'avenantes et gracieuses.

Coquettes, sans ruse, ni artifices, elles badinent souvent avec l'amour, et en jouant ainsi avec le feu, se laissent quelque fois brûler les doigts. Jeunes, elles envient les grandes qui ont déjà un "bon ami" ; quand elles sont grandes et ont des amoureux, elles désirent un mari ; quand elles ont un mari elles voudraient bien avoir des amoureux. D'une gaieté presque bruyante, aimant les potins et les colportant volontiers, elle se grise de la musique tapageuse, rythmée à tours de bras par la grosse caisse, chante tout le jour en tirant son aiguille, un répertoire où se mêlent complaisamment des chansons légères et des cantiques, adore danser, bien serrée contre son cavalier, au grand soleil, dans la poussière tourbillonnante.

Elle arrive à l'atelier le matin à 8 h et demi, 9 heures, en sort avec fracas à midi, revient vers deux heures et ressort à sept ; elle fait régulièrement ses quatre repas, déjeune, dîne, goûte, soupe avec bon appétit.

Courageuse et vaillante au travail, c'est avec le même entrain qu'elle perd son temps les jours de chômage. Ces jours-là, les lundis de foire, par exemple, on la voit partir, le jupon retroussé, découvrant la cheville, le pas décidé et léger, le visage un peu allumé : elle va à Caussade.

Se promener tout le jour avec ses compagnes et former d'affriolantes brochettes dans le va et vient de la promenade, sauter au bras d'un danseur éprouvé au milieu de la bousculade des couples enlacés !

Quel rêve !!

Ou bien, elle donne rendez-vous à un sien ami, et tous deux s'en vont le long des routes, échangeant confidences et projets d'avenir. Et même les jours de pluie, assis sur le gazon, au bord des fossés, ils s'isolent et abritent leur idylle sous un large parapluie bleu ou rouge, véritable meuble de famille, derrière lequel, il semble que des générations entières ont dû, à leur tour, s'embrasser et se conter fleurette...

Tel est dans son ensemble le type de nos mignonnes petites ouvrières Septfontoises ou Caussadaises.

Avouez qu'un pays où il y a blé, maïs, fourrages etc... où l'on élève de savoureuses volailles, où quelques-uns font encore un vin ou cascudent des milliers de rubis, où il pousse de succulentes truffes et de fort belles filles est un pays bien partagé, ma foi ! et dont les récoltes doivent singulièrement encourager les habitants à planter et semer hardiment.

L.B.

Document 6

Les chapeliers de Caussade

Bulletin de la Bourse du Travail Avril 1906

Le Dimanche 11 mars dernier, ce jeune syndicat avait organisé une conférence publique et syndicale, avec le dévoué concours du camarade Reymond, délégué de la Fédération du livre et vice-président du Conseil des Prud'hommes de Toulouse.

Une délégation du comité de la Bourse de Montauban, où ce jeune syndicat est affilié, s'était jointe au conférencier. La réunion fut présidée par le camarade Pfiffer, président du syndicat, assisté des camarades Durou, Paulhet et Foissac. Environ deux cents camarades y assistaient. Le camarade secrétaire général de la Bourse du Travail de Montauban, dès l'ouverture de la réunion, porte un salut fraternel et les meilleurs vœux au jeune Syndicat des ouvriers chapeliers de Caussade, au nom des 17 syndicats ou groupes affiliés à la Bourse de Montauban fait connaître le but poursuivi par l'union des syndicats ouvriers du TetG en énumère les bienfaits et les meilleurs résultats déjà obtenus par le groupement syndical.

Le président donne ensuite la parole à Reymond.

En un langage clair et bref, le conférencier a exposé le fonctionnement du syndicat et a dit toute son utilité. Ces associations ouvrières considérées bien à tort comme des foyers de désordre et de révolution, sont, au contraire, essentiellement pacifistes. Elles constituent le trait d'union indispensable entre les patrons et les ouvriers. Leur seul but est de concilier les intérêts de tous en ménageant les susceptibilités de chacun. Si le syndicat était l'arme agressive que certains représentent, il faudrait croire que les patrons obéissent à des sentiments peu louables, puisqu'ils se servent sans hésiter de cette arme-là !

En effet, le Syndicat des patrons chapeliers, par exemple, existe depuis longtemps dans la région. Pourquoi à côté du syndicat patronal n'y aurait-il pas le syndicat ouvrier ?

Les intérêts des ouvriers sont-ils à ce point, négligeables pour qu'on ne se donne pas la peine de les défendre.

Le conférencier cite pas mal d'exemples ou, grâce à l'intervention des syndicats, des conflits, toujours regrettables, entre patrons et ouvriers, ont pu être évités. Ces derniers, isolés ne peuvent rien il leur est matériellement impossible de faire aboutir leurs revendications, aussi

justes soient-elles. Unis et disciplinés, ils sont une force que les patrons ne peuvent pas traiter en quantité négligeable, et avec un peu de bonne volonté de part et d'autre, on trouve facilement un terrain d'entente.

Là ne se borne pas le rôle du syndicat.

Le syndicat est aussi une association philanthropique par excellence. Toutes les branches de la mutualité, dans le vrai sens du mot, font partie intégrante du syndicat.

Après avoir jeté un rapide coup d'œil sur les bienfaits des coopératives de consommation, qui découlent aussi de l'œuvre syndicaliste, le conférencier termine son intéressant exposé en repoussant énergiquement une fois de plus l'accusation gratuite portée contre les syndicats par des gens ignorants ou de mauvaise foi, de fomenter des divisions et des troubles dans les milieux ouvriers.

Il est chaleureusement applaudi. Le Président lit ensuite un ordre du jour invitant tous les ouvriers chapeliers de Caussade et région d'adhérer au syndicat, le plus sûr moyen d'émancipation prolétarienne, remerciant l'Union des Syndicats de Tarn-et-Garonne d'avoir bien voulu prêter son concours à cette conférence.

Cet ordre du jour a été adopté à l'unanimité, et ces judicieuses paroles n'ont pas tardé à porter leurs fruits puisque à l'issue de la réunion de nouvelles adhésions ont été recueillies.

Document 7

Chez les chapeliers de Caussade

Bulletin de la Bourse du Travail Février 1907

Nous recevons la lettre suivante, que nous insérons impartialement :
Alors que les ouvriers chapeliers constituent, à Caussade et à Septfonds, toute une petite armée, - ils sont au moins quinze cents, - leur syndicat ne réunit qu'un nombre infime d'entre eux. Pourquoi ?

Je demande l'hospitalité de vos colonnes pour le dire sans acrimonie aucune, mais aussi en toute sincérité, à mes frères de labeur et de misère. On ne pourrait que s'étonner de l'infime proportion des ouvriers chapeliers syndiqués à Caussade et à Septfonds si on ne connaissait leur mentalité. Cette abstention tient à l'esprit de prudence et d'indolence, à la veulerie, pour tout dire en un mot, qui anime l'ouvrier de nos régions, vierges encore de toute propagande d'affranchissement intellectuel.

A l'heure de la formation de notre syndicat, tout le monde voulait en être; puis on flaira que la tolérance patronale pourrait en prendre ombrage. On eut peur de déplaire au patron et l'on se défila. Je sais bien que d'aucuns prétextèrent, pour nous lâcher, la présence d'une brebis galeuse parmi nous. Voyez-vous la force de l'argument ?

N'était-il pas plus simple de rester en chassant la brebis galeuse que de partir en la laissant ? La vérité, je le répète, est tout autre.

C'est le manque d'énergie et de foi syndicale qui motive cette abstention.

Et pourtant les patrons ne sont pas si terribles. Le plus gros d'entre eux, qui est aussi maire de Caussade, a fait voter dernièrement par le Conseil municipal une petite allocation pour le syndicat, et vient de nous accorder tout récemment, deux salles pour nos délibérations.

Mais qu'importe ? Nous ne sommes qu'une petite minorité, mais cette minorité constitue une sélection. Nous sommes tous conscients de nos droits et nous ne ménagerons pas nos efforts pour les faire aboutir.

Nous sommes bien tranquilles : quand les timides et les ignorants verront que les patrons ne tiennent pas en plus haute estime les non syndiqués que les syndiqués, ils viendront à nous. Et alors nous travaillerons ensemble à l'amélioration de notre sort.

Un ouvrier chapelier syndiqué

Document 9

Elections municipales 1892

Les élections municipales de Septfonds (commune très industrielle en chapellerie) sont à peu près assurées aux candidats agriculteurs.

1° Les fabricants constitués en chambre syndicale, pour la défense de leurs intérêts professionnels, ont, depuis peu d'années et à plusieurs reprises, diminué les prix des divers travaux à cent pour cent (100%) et en plus, ils ont perdu l'estime et la confiance de la masse des travailleurs.

2° Les fabricants, au conseil municipal sont d'une intolérance vexatoire ; leur pression systématique empêche souvent les conseillers intelligents, qui travaillent dans les fabriques, de prendre part sérieusement aux discussions et débats des intérêts publics, de riposter par des réflexions justes, sans encourir des disgrâces corporatives.

Le travailleur ne peut plus confondre son patron dans son erreur, c'est malheureux.

Mais la commune de Septfonds possède cependant de bons pères de famille indépendants, s'appartenant, hommes de cœurs droits et de conscience nettes n'ayant jamais profité de l'exploitation ouvrière. Connaissant mieux que personne les familles, les ménages, les souffrances et les nécessités locales, ils peuvent rendre de plus grands services que ceux qui nous exploitent.

Votons tous pour ces laboureurs, hommes honnêtes, sans distinction d'opinions.

Laissons nos patrons de côté. Nous nous en trouverons mieux. Laissons-les dans leur cercle étudier à diminuer les journées et les façons ; à créer des amendes qu'ils utilisent pour banqueter.

Ne nommons jamais nos loups sangliers gardiens du bercail, c'est-à-dire de nous, gros moutons ! Ne nous laissons plus tondre !

X..., mouton en chapellerie.

Document 10

La parole aux temps modernes !

"Chapeau Pétronille"

Le 28 février 1770 naissait, au masage de Bourou, Pérette Gleye, devenue Pétronille CANTECOR par son mariage. Elle devait créer en 1796 le premier atelier de chapellerie à Septfonds, base d'une industrie florissante qui n'a cessé de se développer

Durant deux siècles, cette activité, fleuron industriel de notre économie locale, n'a cessé de s'adapter aux exigences d'un marché parfois difficile devenant ainsi le premier centre européen.

Caussade et Septfonds se doivent de fêter dignement ce bicentenaire. Tous, caussadais septfontois, visiteurs d'un jour, nous allons rendre un magnifique hommage à une créatrice de génie.

Je vous invite du 11 au 15 juillet à Caussade et à Septfonds pour fêter ensemble notre gloire aux 4èmes Estivales du Chapeau.

Merci aux organisateurs qui se dévouent sans compter, aux chapeliers, aux commerçants des deux cités, aux caussadais et aux septfontois pour leur enthousiasme.

Durant ces cinq jours de fête, venez rejoindre la grande famille des Estivales du Chapeau.

Que la fête commence et "Chapeau Pétronille".

Yvon Collin, sénateur-maire de Caussade depuis 1989